

Des films

Bertrand Pleven

21 avril 2008

Lady Jane (Robert Guédiguian)



Sur le riff envoûtant de Canned Heat (*Fried Hockey Boogie*) et par un premier plan embrassant la ville et la mer, Robert Guédiguian fête son grand retour à Marseille qu'il avait laissée de côté depuis *La ville est tranquille* (2001) et *Marie-Jo et ses deux amours* (2002). Nous sommes dans les années soixante et des truands masqués distribuent dans l'euphorie générale d'un quartier populaire ensoleillé le fruit de leur butin : des fourrures. La scène est piquante : dans la chaleur de l'été, la rue et les parties communes des immeubles sont transformées en salon d'essayage de plein air. Mais quelques trente ans après un gros coup et alors que chacun d'entre eux a tenté de brouiller les pistes, que sont devenus ces robin des villes ? C'est l'enlèvement du fils de " Lady Jane " Muriel (Ariane Ascaride) qui va faire remonter traces et blessures du passé par la mécanique implacable de la vengeance, moteur narratif du film.

Au fil de ses quinze réalisations, Marseille est devenu pour Guédiguian " un très grand théâtre où [il] fait de tout ; des mélodrames, des tragédies, des comédies ". Il s'essaie, cette fois au polar, pour lequel il convie -comme il aime à la présenter- sa " troupe " de comédiens et de techniciens. Tout en peignant un Marseille noir et réaliste, proche, en cela de *La Ville est tranquille*, Guédiguian y campe un nouveau genre et élargit la scène de son théâtre marseillais. Alors que ces premiers films s'inscrivaient profondément, comme le remarque Thierry Paquot, dans l'Estaque " et là à une ou deux maisons, un bar, un bout de rue, avec une timide perspective sur " la " ville et quelques scènes hâtives tournés dans deux quartiers " [1], *La ville est tranquille* et *Marie-Jo et ses deux amours* organisaient l'espace narratif sur l'ensemble de la ville et ses contrastes socio-spatiaux. Or, avec *Lady Jane*, le réalisateur dilate encore son Marseille pour filmer et raconter jusqu'à Aix. A la trajectoire temporelle des personnages, correspond une trajectoire spatiale, peu traitée jusqu'ici par l'auteur : celle de l'embourgeoisement. Paradoxalement, au fur et à mesure de l'extension du territoire cinématographique du réalisateur, c'est l'impression d'étouffement qui domine. Un morcellement spatial, aussi. Autour des lieux attendus du polar (parkings, cabarets, bars...), Guédiguian construit une cartographie de l'agglomération marseillaise à partir de trois pôles spatiaux, chacun attaché à un personnage : la boutique de luxe de Muriel située sur une petite

place chic d'Aix, le garage à bateau sur l'Estaque de François (Jean-Pierre Daroussin) et la boîte de strip-tease de René (Gérard Meylan). Il s'autorise entre ces deux géographies quelques scènes en terrain neutre (l'excellente scène de la rançon dans la gare TGV d'Aix, ou encore celle de la balade au pied de la montagne Sainte-Victoire). Cette géographie est celle du désarroi. Les personnages ont littéralement coupé les ponts avec leur quartier populaire d'origine et apparaissent totalement désorientés. Au moment où la situation semble désespérée, Muriel et François tentent un retour au quartier, mais on a oublié ces héros déracinés, les liens sont effacés et la tentative ne s'avérera pas salvatrice. Ils sont de nulle part.

Lady Jane réussit plutôt bien la greffe du polar sur la bouture de la chronique sociale et existentielle, chère à l'auteur. Il prouve qu'il sait intégrer l'action dans son minimalisme réaliste et faire résonner les coups de feu à dix milles lieux de la surenchère de certaines productions actuelles (*MR-73* d'Olivier Marchal qui se déroule aussi à Marseille). A plus d'un titre, il est le *Total Kéops* du réalisateur marseillais. Il marque une nouvelle étape dans son discours politique de plus en plus désenchanté et l'espace urbain, parallèlement, apparaît comme désincarné, refroidi. Le film est censé se passer en hiver, la Méditerranée est tempétueuse, René se plaint du froid et la ville semble anormalement déshumanisée. On ne retrouvera quasiment pas dans *Lady Jane* le Marseille militant de l'auteur, car peut-être il n'existe plus. Reste la morale du film : la question du cycle de la vengeance, de la violence, que condamne Guédiguian tout en assumant l'absence d'un autre horizon d'action. Il fait, en cela, toujours, oeuvre politique, géopolitique.

Compte rendu : Bertrand Pleven.

Pour aller plus loin :

- ▶ [Le voyage en Arménie \(Robert Guédiguian\)](#)

[1] Cf. l'article " Robert Guédiguian " dans Thierry Jousse et Thierry Paquot, *La Ville au cinéma, Encyclopédie*, Cahiers du Cinéma, 2005.

Copyright © Association des cafés géographiques (fondée en 1998).